

D A N Y L A F E R R I È R E

de l'Académie française

P A Y S
S A N S C H A P E A U

Roman

ZULMA

18, rue du Dragon

Paris VI^e

© Dany Laferrière.
© Zulma, 2018, pour la présente édition
(à l'exception du Canada).

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Pays sans chapeau*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À ma mère qui n'a jamais quitté son pays,
même pour une minute, comme elle dit.*

Pays sans chapeau, c'est ainsi qu'on appelle l'au-delà en Haïti parce que personne n'a jamais été enterré avec son chapeau.

Les proverbes créoles qui sont mis en exergue à tous les chapitres de ce livre sont traduits littéralement. De cette manière, leur sens restera toujours un peu secret. Et cela nous permettra d'apprécier non seulement la sagesse populaire, mais aussi la fertile créativité langagière haïtienne.

twa fèy
twa rasin o
jete bliye
Ramase sonje.

Trois feuilles
trois racines oh
celui qui jette, oublie
celui qui ramasse, se rappelle.

CHANT FOLKLORIQUE

Un écrivain primitif

Il y a longtemps que j'attends ce moment : pouvoir me mettre à ma table de travail (une petite table bancale sous un manguier, au fond de la cour) pour parler d'Haïti tranquillement, longuement. Et ce qui est encore mieux : parler d'Haïti en Haïti. Je n'écris pas, je parle. On écrit avec son esprit. On parle avec son corps. Je ressens ce pays physiquement. Jusqu'au talon. Je reconnais, ici, chaque son, chaque cri, chaque rire, chaque silence. Je suis chez moi, pas trop loin de l'équateur, sur ce caillou au soleil auquel s'accrochent plus de sept millions d'hommes, de femmes et d'enfants affamés, coincés entre la mer des Caraïbes et la République dominicaine (l'ennemie ancestrale). Je suis chez moi dans cette musique de mouches vertes travaillant au corps ce chien mort, juste à quelques mètres du manguier. Je suis chez moi avec cette racaille qui s'entredévore comme des chiens enragés. J'installe ma vieille Remington dans ce quartier populaire, au milieu de la foule en sueur. Foule hurlante. Cette cacophonie incessante, ce désordre permanent – je le ressens aujourd'hui – m'a quand même manqué ces dernières années. Je me souviens qu'au moment de quitter Haïti, il y a vingt ans, j'étais parfaitement heureux d'échapper à ce vacarme qui commence à l'aube et se termine tard dans la nuit. Le silence n'existe à Port-au-Prince qu'entre une heure et trois heures du matin. L'heure des

braves. La vie ne peut être que publique dans cette métropole étonnamment surpeuplée (une ville construite pour à peine deux cent mille habitants qui se retrouve aujourd'hui avec près de deux millions d'hystériques). Il y a vingt ans, je voulais le silence et la vie privée. Aujourd'hui, je n'arrive pas à écrire si je ne sens pas les gens autour de moi, prêts à intervenir à tout moment dans mon travail pour lui donner une autre direction. J'écris à ciel ouvert au milieu des arbres, des gens, des cris, des pleurs. Au cœur de cette énergie caribéenne. Avec une cuvette d'eau propre, pas trop loin, pour me rafraîchir le corps (le visage et le torse) quand l'atmosphère devient insoutenable. L'air irrespirable. L'eau gicle partout. Denrée rare. Après cette brève toilette, je retourne à grandes enjambées vers ma table bancale pour me remettre à taper comme un forcené sur cette machine à écrire qui ne m'a jamais quitté depuis mon premier bouquin. Un vieux couple. On a connu des temps durs, ma vieille. Des jours avec. Des jours sans. Des nuits fébriles. Curieusement, c'est une machine qui m'a permis d'exprimer ma rage, ma peine ou ma joie. Je ne crois pas que ce soit uniquement une machine. Des fois, je l'entends gémir quand elle sent que je suis triste, ou grincer des dents quand elle entend gronder ma colère. J'écris tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je sens. Un vrai sismographe. Subitement, je lève la Remington à bout de bras vers le ciel net et dur de midi. Écrire plus vite, toujours plus vite. Non que je sois pressé. Je m'active comme un fou alors que, autour de moi, tout va si lentement. Je finis à peine une histoire qu'une autre déboule. Le trop-plein. J'entends la voisine expliquer à ma mère qu'elle connaît ce genre de maladie.

— Oui, chère, depuis qu'il est arrivé, il passe son

temps à taper sur cette maudite machine.

— Il paraît, dit la voisine, que cette maladie ne frappe que les gens qui ont vécu trop longtemps à l'étranger.

— Est-ce qu'il est devenu fou ? demande anxieusement ma mère.

— Non. Il lui faut simplement réapprendre à respirer, à sentir, à voir, à toucher les choses différemment.

La voisine ajoute qu'elle connaît un remède qui pourrait m'aider à retrouver un rythme normal. Je ne veux pas de thé calmant. Je veux perdre la tête. Redevenir un gosse de quatre ans. Tiens, un oiseau traverse mon champ de vision. J'écris : oiseau. Une mangue tombe. J'écris : mangue. Les enfants jouent au ballon dans la rue parmi les voitures. J'écris : enfants, ballon, voitures. On dirait un peintre primitif. Voilà, c'est ça, j'ai trouvé. Je suis un écrivain primitif.

Pays réel



*Makak tèlman karese piti li
li touye-l.*

À trop caresser son enfant,
la guenon l'a tué.

LA VALISE

À côté de ma mère se tient tante Renée, droite, blanche, fragile. Ma mère a ce sourire un peu crispé que je lui ai toujours connu.

— Où sont tes bagages ? me demande-t-elle avant même que je l'embrasse.

Toujours les deux pieds sur terre.

— Je n'ai que cette valise.

— Ah bon ! dit ma mère tout en essayant de cacher son étonnement.

— Elle fait le même poids que celle que tu m'as donnée quand je partais il y a vingt ans.

Tante Renée me prend la valise des mains.

— C'est vrai, Marie, il a raison.

Le sourire crispé de ma mère. Elle doit penser que je n'ai pas changé. Toujours cette façon fantaisiste de voir la vie. Ma mère aurait apporté le maximum de choses utiles, elle.

Ce n'est que maintenant que ma mère m'embrasse. Tante Renée, qui n'attendait que ce signal, me saute au cou.

LE TEMPS

Ma mère, en avant, portant la valise. Elle me l'a enlevée brutalement des mains. Le ciel bleu clair de Port-

au-Prince. Quelques nuages çà et là. Un soleil flambant neuf en plein milieu. Exactement comme dans ma mémoire. Tante Renée me tient par le bras.

— Pourquoi es-tu resté si longtemps sans revenir ? me demande-t-elle en me serrant fortement contre elle.

— C'est le temps qui a passé, tante Renée.

Elle me regarde d'un air grave.

— C'est vrai, nous ne pouvons rien contre le temps... Tu te souviens, ajoute-t-elle avec un petit rire aigu, quand je t'envoyais faire des commissions et que je crachais par terre en te demandant de revenir avant que mon crachat soit complètement évaporé ?

— Oui, dis-je promptement, et j'arrivais toujours à temps.

— C'était le seul moment, conclut tante Renée, où nous pouvions contrôler le temps.

Un temps, ni bref ni long.

— Je peux te le dire maintenant que tu es un grand garçon, reprend tante Renée. Tu n'arrivais pas toujours à temps comme tu le croyais. Quand je voyais que tu n'arrivais pas, je crachais de nouveau par terre, comme ça tu pouvais penser que tu avais fait vite.

— Mais, tante Renée, je partais toujours comme une flèche.

— C'est vrai, dit-elle avec un sourire, tu partais comme une flèche, mais après tu t'arrêtais en chemin pour jouer et, quand cela arrivait, tu n'avais aucune prise sur le temps... Tu pouvais rester dix minutes, une demi-heure, une heure même... Mais tu revenais toujours comme une flèche... Et c'est ce qui est arrivé cette fois encore : tu nous as appelées avant-hier pour dire que tu arrivais aujourd'hui.

— Et je suis resté vingt ans en chemin.

— C'est ça, dit tante Renée dans un bref éclat de rire.

Je vois ma mère en train de discuter avec un chauffeur de taxi, de l'autre côté de la rue. L'homme secoue la tête. Ma mère doit être en train de lui faire un prix impossible pour la course. On va à Carrefour-Feuilles, à l'autre bout de la ville.

L'homme finit par accepter. Ma mère monte à l'avant. Tante Renée et moi, à l'arrière.

Tante Renée me caresse la main.

— Vieux Os, comme je suis contente de te voir.

Ma mère regarde droit devant elle.

— Des fois, me dit tante Renée à l'oreille, j'entends Marie pleurer la nuit, toute seule dans le noir. Elle croit que je dors. Tu dois prendre soin de ta mère, elle n'est plus ferme comme avant, tu comprends. C'est pour toi qu'elle fait ce grand effort de se tenir droite comme ça. On dirait que Marie a avalé un balai...

Tante Renée rit doucement. Ma mère se retourne vivement. J'ai toujours cru qu'elle avait un œil derrière la tête.

— Vous complotez déjà ?

— Ça fait si longtemps que je ne l'ai pas vu, Marie.

Ma mère indique au chauffeur le meilleur chemin à prendre. Celui-ci obéit sans dire un mot. On grimpe la colline du morne Nelhio. Le taxi crachote une fumée très noire. Le visage du chauffeur est tendu. Ses mains comme vissées au volant. J'ai l'impression qu'on n'arrivera pas là-haut. Ma mère regarde toujours devant elle. Tante Renée me serre fortement les doigts. Les maisons défilent au ralenti. Un petit garçon, torse nu, me fait une grimace.

— Je n'aime pas venir par ici, grogne le chauffeur.

— On ne fait pas toujours ce qu'on aime, répond ma mère du tac au tac.

Le chauffeur crache par la portière tout en écrasant l'accélérateur. Un immense nuage noir nous enveloppe. Je ne vois plus le visage du petit garçon qui continue de nous suivre.

— On dirait de la suie, dit ma mère en remontant sa vitre.

Le chauffeur s'entête à accélérer. La voiture bouge à peine. Il est presque debout, le pied chevillé à l'accélérateur. Le taxi lance un cri à fendre l'âme, s'immobilise durant une dizaine d'interminables secondes avant de recommencer à grimper la colline. Le chauffeur se rassoit, sort son mouchoir pour s'essuyer le visage. On atteint finalement le sommet.

— À gauche, dit sèchement ma mère. C'est la troisième maison... Voilà.

Le chauffeur est obligé de descendre pour venir nous ouvrir les portières qui ne s'ouvrent pas de l'intérieur. Tante Renée et moi, on est déjà sur la galerie. Ma mère reste pour régler la course. Le chauffeur exige une compensation parce que, dit-il, son moteur a failli exploser. Ma mère lui fait savoir qu'elle-même a risqué sa vie « dans ce tas de ferraille ». C'est plutôt son devoir de conduire les clients dans une voiture décente. Le chauffeur tente de prendre ma mère par les sentiments en se plaignant qu'il a quatorze bouches à nourrir.

— Un prix, c'est un prix... Est-ce que moi, je te demande une réduction du fait que j'ai aussi des responsabilités ?

Finalement, le chauffeur démarre en trombe pour tourner à droite au coin de la rue sans même ralentir. C'est sa façon de protester.

LA NOUVELLE MAISON

C'est une maison beaucoup plus solide que celle que nous habitons, rue Lafleur-Duchêne. Avec toutes les chambres à l'étage. Et elles sont très spacieuses aussi.

— On est bien logées ici, dit tante Renée, mais le quartier...

— Qu'est-ce qu'il a, le quartier ? demande sèchement ma mère.

— Tu le sais bien, Marie.

— Le quartier est très bien, dit ma mère en se dirigeant vers la salle à manger.

Je viens d'apercevoir qu'elle porte des talons hauts, ce qu'elle fait très rarement, à cause de ses cors aux pieds. Elle doit souffrir l'enfer en ce moment. Ce n'est pas de sa bouche qu'on entendra une seule plainte.

LE CAFÉ

D'abord l'odeur. L'odeur du café des Palmes. Le meilleur café au monde, selon ma grand-mère. Da a passé toute sa vie à boire ce café.

J'approche la tasse fumante de mon nez. Toute mon enfance me monte à la tête.

Je jette trois gouttes de café par terre pour saluer Da.

PAYS SANS CHAPEAU

Ma mère sourit.

— T'inquiète pas pour Da, je lui donne une bonne tasse de café chaque matin.

— Elle ne peut pas faire autrement, ajoute tante

Renée, sinon elle se servirait elle-même.

— C'est vrai, dit ma mère en souriant. Une fois, j'ai oublié. Eh bien ! à un moment donné, j'ai eu l'impression que quelqu'un m'arrachait la tasse des mains. Elle était vraiment en colère, ce jour-là. On peut dire que je ne l'ai plus jamais oubliée depuis.

— Oui mais, dit tante Renée, quand Marie fait un café qui n'est pas celui des Palmes, elle n'en veut pas.

Ma grand-mère est partie pour le pays sans chapeau depuis quatre ans déjà. Des fois, j'ai envie d'aller lui rendre visite.

LA PETITE CHAMBRE

Elle est juste à côté du salon. Sous l'escalier. Une minuscule chambre. C'est là que Da a voulu finir ses jours.

— Il y a deux lits, dis-je.

— L'autre c'est mon lit, lance tante Renée tout en s'asseyant dessus.

— Da et Renée ont toujours été ensemble, dit ma mère.

— Elle est maintenant là-bas, et je suis ici, murmure tante Renée.

— J'ai demandé à Renée de venir partager ma chambre, mais elle refuse.

— Mais Marie, je ne peux pas laisser Da seule...

Ma mère me fait un clin d'œil.

LA ROBE GRISE

Je viens d'apercevoir, accrochée sur le mur du fond, la petite robe grise avec les deux poches avant. Celle que

Da portait tous les jours. Elle gardait les autres dans la grande armoire, en attendant une occasion pour les porter. En fait, elle n'avait aucune intention de les mettre, ce qui désolait ma mère.

— Pourquoi tu ne mets pas ta belle robe bleue ?

— Je vais attendre une occasion, répondait invariablement Da.

— Mais maman, disait ma mère d'une voix presque voilée de larmes, tu ne portes que la robe grise.

— Quand je la mets, Marie, c'est comme si je n'avais rien sur moi... Elle n'a aucun poids, cette robe.

— Toutes ces robes, maman, tu les aimais ?

— Oui, mais maintenant, je ne peux porter que la robe grise...

— C'est à ce moment, me dit ma mère, que j'ai su qu'elle allait mourir.

LES OBJETS

La grosse malle sous le lit. La même vieille cuvette blanche un peu cabossée, sur la petite table, pour qu'elle puisse faire sa toilette avant de se coucher. Le verre, près de la cuvette, dans lequel elle déposait son dentier.

— Les seules choses qu'elle a voulu apporter de Petit-Goâve avec le grand miroir ovale et la statue de la Vierge, dit sombrement ma mère.

— On a des choses à faire, Marie, dit tante Renée.

— C'est vrai, dit ma mère, il doit avoir faim.

LA CHOSE

Ma mère a toujours refusé de croire qu'un être humain normal puisse ingurgiter la nourriture qu'on sert dans les avions. Pourtant, elle n'a jamais pris l'avion. D'où tient-elle ses informations ? Des voyageurs. Je crois comprendre à quoi elle fait allusion. L'ODEUR. Les repas dans les avions n'ont presque pas d'odeur, ou plutôt ont une odeur synthétique. Totalement à l'opposé de ce que les êtres humains devraient manger. À plus forte raison quelqu'un né dans la Caraïbe, au cœur des épices.

Pas d'odeur, donc pas de goût. Qu'est-ce qui reste alors ? La chose.

LE VRAI REPAS

Elles sont assises en face de moi à me regarder manger.

— Depuis que tu as appelé pour dire que tu arrivais, Marie n'a plus fermé les yeux.

— J'ai mal à la jambe depuis quelques jours, glisse ma mère en se frottant la jambe droite.

— C'est pour ça que je t'entends marcher là-haut toute la nuit, lance ironiquement tante Renée.

Le sourire crispé de ma mère.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta jambe, maman ?

— Un cycliste m'a heurtée près du cimetière.

— Et tu n'as pas été voir un médecin ?

— Ah ! éclate tante Renée, c'est ce que je lui dis chaque jour. Va voir un médecin. Ta mère a peur des docteurs. Petite, elle hurlait quand le docteur Cayemitte lui faisait une piqûre. Avec le temps, Vieux Os, j'ai appris que les gens ne changent jamais.

— Arrête de parler, Renée, dit ma mère, tu l'em-

pêches de manger.

— C'est vrai, dit tante Renée, mais ça fait si longtemps que je ne l'ai pas vu... Mon Vieux Os, tu es là, enfin. Je croyais que j'allais mourir sans te revoir.

— C'est mon plat favori. Ça fait vraiment longtemps que je n'ai pas goûté à quelque chose d'aussi savoureux. Ça fond dans la bouche. Merci, maman.

— Ce n'est pas moi, dit ma mère, c'est Renée qui te l'a préparé. Elle s'est levée très tôt.

— Qu'est-ce que tu racontes là, Marie, je suis debout toujours très tôt.

Je me lève pour aller chercher un verre d'eau.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande anxieusement tante Renée.

— Rien. Je vais prendre un verre d'eau.

Ma mère saute sur ses pieds. Elle court vers le réfrigérateur pour m'apporter un grand verre de jus de grenadine.

— Merci, maman.

— De rien.

Ma mère sourit. Tante Renée aussi. Un vrai sourire. Mon premier repas à Port-au-Prince depuis vingt ans.

DU SPAGHETTI

Je savais que cette question allait arriver, tôt ou tard.

— Qu'est-ce que tu as mangé pendant ces vingt ans ? me demande à brûle-pourpoint ma mère.

— Marie, je ne peux pas entendre quand tu dis « vingt ans », ça me fend le cœur.

— Mais, Renée, il a passé vingt ans là-bas.

— Je sais.

— Qu'est-ce que j'ai mangé ?

Pour comprendre l'importance de cette question, il faut savoir que la nourriture est capitale dans ma famille. Nourrir quelqu'un, c'est une façon de lui dire qu'on l'aime. Pour ma mère, c'est presque l'unique mode de communication.

— Oui, comment t'es-tu débrouillé ?

— Du spaghetti.

Ah ! l'éclat de rire joyeux ! On aime beaucoup le spaghetti chez moi, mais ma mère pense que ce n'est pas un plat du pays. D'abord, pas de repas qui se respecte sans riz.

— Est-ce qu'il y a du riz, là-bas ?

— Oui...

Léger étonnement.

— Il y a même du porc.

— Oui, mais, disent-elles en chœur, il n'a sûrement pas le même goût que le nôtre... Ça goûte quoi ? demande ma mère comme si la réponse ne l'intéressait plus.

— Rien.

— C'est ce que je me disais, tranche ma mère.

— Mais qui te faisait à manger ? risque tante Renée.

— Personne.

— Comment personne ? hurle presque tante Renée.

— C'est moi qui me faisais à manger.

— Mon pauvre enfant ! lance tante Renée.

Ma mère se passe la main lentement dans les cheveux.

— Ça n'a pas été si terrible que ça, je finis par murmurer.

LÀ-BAS

Ma mère ne dit jamais Montréal. Elle dit toujours là-bas.

— Pourquoi tu dis toujours là-bas, maman ?

— Ah oui...

— Oui, même dans tes lettres.

— Parce que c'est là-bas.

— Son nom, c'est Montréal.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— J'ai vécu vingt ans là...

— Je le sais que t'as vécu vingt ans là-bas.

— Marie achète un calendrier chaque année, juste pour toi, lance tante Renée. Elle fait une croix sur chaque jour qui passe.

— Je comprends, mais elle peut quand même dire Montréal.

— Tu ne peux pas lui demander ça, dit simplement tante Renée.

Ma mère garde le silence.

UN MONDE CLOS

Je recule un peu ma chaise pour me mettre vraiment à l'aise.

— Enlève ta chemise, dit tante Renée.

— Va ouvrir la porte en avant, il doit faire chaud maintenant, Renée... Tu vas voir, Vieux Os, il y a un bon petit courant d'air...

Tante Renée court vers la porte qui donne sur la petite galerie. Je remarque ses jambes frêles et blanches.

— C'est devenu une obsession chez Renée... Elle

ferme toutes les portes. De plus en plus, elle se referme sur elle-même.

— Elle m'a l'air bien vivante pourtant, dis-je.

— À cause de toi. Elle ne veut pas que tu voies qu'elle a vieilli. Sa santé n'est plus très bonne, non plus. Le mois dernier, elle est tombée deux fois en sortant du bain. Le docteur lui a recommandé de faire des exercices pour donner du tonus aux muscles.

— Elle les fait ?

— Oui, ça, il faut le dire, Renée fait toujours ce que le docteur recommande. De ce côté, je suis moins inquiète.

— Et toi, maman ?

— Moi quoi ?

— Ta santé ?

— Oh, ça va...

Toujours ce sourire crispé. C'est là qu'elle cache sa souffrance.

LA TOILETTE

Tante Renée a rempli d'eau tiède la cuvette de Da.

— L'eau est bonne, tante Renée.

— Elle était au soleil, Vieux Os. J'y avais mis quelques feuilles d'oranger, ça détend les muscles. Tu ne sens pas l'odeur de la fleur d'oranger ?

Je me penche pour goûter l'eau.

— Oui... Da me préparait des bains comme ça quand j'avais la fièvre.

Je me lave le visage, le torse et les aisselles. « Surtout les aisselles », me disait toujours Da. À cause de la chaleur.

J'ai pris mon premier bain, sûrement, dans cette

cuvette cabossée. J'ai passé vingt ans là-bas, pour dire comme ma mère. Aujourd'hui, j'ai quarante-trois ans. Et Da n'est plus.

L'ESCALIER

Je monte l'escalier, suivi de tante Renée. Un escalier solide, mais un peu glissant.

— Ah, dit tante Renée, si tu voyais Marie descendre cet escalier, tu mourrais de rire.

Je ne vois pas là matière à rire.

— Je l'appelle le singe. Elle descend l'escalier sur ses fesses. Tu sais, elle est déjà tombée une fois, depuis elle ne fait plus confiance à l'escalier.

Tante Renée rit. Un rire frais, joyeux.

— Je suis content, tante Renée, que tu fasses tes exercices régulièrement.

— Qui t'a dit ça ? Marie ? Elle ne peut pas tenir sa langue.

— Est-ce que ça te fait mal ?

— Le soir... Tu sais que ta mère a toujours mal aux dents, ça la fatigue vraiment.

— Tante Renée, tu devrais faire attention avec ta jambe dans l'escalier.

— Au contraire, me dit-elle en se retournant avec un sourire complice. C'est un effort que le docteur me recommande.

LE VOYAGE

Tante Renée me pousse dans une petite chambre, juste au sommet de l'escalier.

— Je ne suis pas comme Marie, moi, j'aime le voyage.

— Et pourquoi tu ne viens jamais me voir à Montréal ?

— L'avion, murmure-t-elle.

— Tante Renée, tu es plus moderne que ça.

— Oui, dit-elle avec un petit rire coquet, mais je ne peux pas contrôler ma peur de l'avion... Sinon, je voyagerais tout le temps.

— Et où irais-tu en premier lieu ?

— À Jérusalem.

— Parce que c'est la Ville sainte ?

— Non. J'aime le nom. Jérusalem, tu ne trouves pas que c'est beau ?

— Oui. Très beau.

— Ne répète pas à Marie ce que je viens de te dire.

— Tante Renée, il n'y a rien là à cacher...

— J'ai mes raisons.

L'HABILLEMENT

Je trouve ma mère en train de repasser ma chemise.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as pas besoin de la repasser, maman.

— Pourquoi ?

— Elle est faite comme ça... Elle doit paraître un peu chiffonnée.

— C'est la mode, Marie, dit tante Renée. Tu n'as pas vu le fils de madame Jérémie qui est revenu de New York, la semaine dernière ? Marie ne s'intéresse pas à la mode. Tout doit rester comme quand elle était jeune.

— Je comprends, dit ma mère en arrêtant de repasser. Tu n'as pas besoin de mettre ton grain de sel,

Renée... Et depuis quand tu t'intéresses à la mode, toi ?

Un tic nerveux au coin de la bouche de tante Renée.

— Depuis toujours, Marie.

— Bon, dis-je, je vais vous demander de vous retourner...

— Pourquoi ? demandent-elles en chœur.

— Parce que je vais me changer, mesdames.

Un brusque éclat de rire.

— Ça ne nous fait pas peur, hein, Marie ! lance tante Renée un peu gaillardement.

Sourire vaguement gêné de ma mère.

— Écoutez, j'ai quarante-trois ans...

Ciel ! qu'ai-je dit pour provoquer cette explosion de rires en cascade. Tante Renée se jette littéralement sur le lit. Ma mère, si réservée d'ordinaire, en fait autant. Finalement, je m'habille complètement devant elles.

— Je crois que je vais faire un tour.

Une ombre voile, un bref moment, le visage de ma mère.

— Fais attention...

— Il sait, Marie. Ne commence pas à l'embêter avec ça. Ton fils a vécu partout dans le monde. Et là, le voilà à la maison sans une égratignure... Gloire à Dieu !

— Gloire à Dieu ! dit aussi ma mère.

LA PRIÈRE

Ma mère hésite un peu.

— J'ai quelque chose à te demander, Vieux Os.

— Oui...

— Dis-lui, Marie. Tu n'as pas à avoir peur de ton fils.

Un temps.

— J'aimerais que l'on fasse une petite prière avant que tu sortes.

— C'est une bonne idée, maman.

On s'est agenouillés au milieu de la chambre. C'est Da qui m'a appris ma première prière. Une prière au petit Jésus. Je me souviens de la statue de la Vierge tenant le petit Jésus dans ses bras. Dans la grande chambre à coucher, à Petit-Goâve.

Tout à coup, ma mère et tante Renée lèvent leurs bras au ciel en criant : « Gloire à l'Éternel ! Gloire au Ressuscité ! Que son nom soit béni ! Alléluia ! Alléluia ! Alléluia ! »

Elles font une petite danse autour de moi en battant des mains et en chantant : « IL EST REVENU ! »

Ce n'est qu'au moment de franchir la porte que j'ai remarqué qu'elles pleuraient.